

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Gérard Jolivet

1848 : le rêve américain des communistes viennois

Le lecteur sera sans-doute intrigué par le titre de cet article. Des communistes rêvant de l'Amérique et de sa civilisation libérale, marchande et expansionniste, il est bien rare d'en rencontrer. C'est que les communistes dont il sera question ici ne sont pas ceux que nous avons connus. Les communistes de 1848 n'étaient pas marxistes. Même si le fameux *Manifeste communiste* de Marx et Engels date de cette année-là, aucun Viennois ne connaissait alors le nom de Karl Marx. Ce qu'ils connaissaient bien par contre, et qui n'a pas été inventé par le penseur allemand, c'est la lutte des classes. Non le concept, qui nous vient des historiens libéraux de la première moitié du XIX^e siècle (Thiers, Mignet, Guizot, etc...) mais la dure réalité : celle de la première révolution industrielle où la bourgeoisie mobilisait jusqu'à l'épuisement les ressources du travail humain. Ce n'est pas le lieu de décrire ici les conditions de vie et de travail de la classe ouvrière naissante : elles étaient épouvantables. Je renvoie sur ce sujet le lecteur à la thèse d'Yves Lequin (voir Sources). Dans les conditions du libéralisme de la Monarchie de Juillet, il n'y avait pas de limite à l'exploitation des hommes, des femmes et de enfants et la résistance ouvrière était impossible. Les syndicats étaient interdits et la grève était un délit. Il n'y avait place alors que pour de rares explosions de colère, comme celle de 1819, où une émeute ouvrière s'en prit aux débuts de la mécanisation. Une tondeuse de drap livrée à un fabricant fut alors interceptée par les ouvriers du textile et jetée dans la Gère. Mais cet acte de luddisme resta sans lendemain.

Muselés, un certain nombre d'ouvriers viennois se réfugièrent alors dans l'utopie. La proximité de Lyon favorisait la propagation des idées socialistes, surtout celles d'Etienne Cabet. Cet avocat dijonnais, qui avait participé activement à la Révolution de 1830, avait été secrétaire du ministre de la Justice de Louis-Philippe, procureur général à Bastia, puis député de la Côte-d'Or. Profondément déçu par le nouveau régime qu'il avait contribué à mettre en place, il avait créé en 1833 un journal d'opposition, *Le Populaire*, où il se livrait à de violentes attaques contre la Monarchie de Juillet. Pour échapper à la prison, il s'était réfugié en Angleterre, où sa rencontre avec Robert Owen le convertit au



Fig. 1 - Etienne Cabet sous la Monarchie de Juillet. © Site : Clasicos de historia, blogspot.com

socialisme. De retour en France en 1839, il publia en 1842 le plan d'une utopie, intitulé *Voyage en Icarie*. Icarie est le nom donné par Cabet à la cité idéale : une société de l'égalité parfaite, à laquelle on parviendra sans violence, par l'alliance de la classe ouvrière et de la bourgeoisie républicaine, peu à peu convertie aux idées communistes. Autour de son journal *Le Populaire*, ressuscité dès 1841, Cabet forma une sorte de parti communiste, dit « icarien », pour le distinguer des autres courants communistes révolutionnaires dont il réprouvait l'action violente. Disposant d'un réseau remarquablement organisé de correspondants dans tous les départements, le « parti » icarien se développa tout au long des années 1840 et s'implanta fortement dans le mouvement ouvrier, ce qui est exceptionnel pour les écoles socialistes de cette époque. Ce fut particulièrement le cas à Vienne.

Les premiers communistes viennois

Vienne était alors la principale concentration ouvrière du Dauphiné. Avec 7000 ouvriers pour une population inférieure à 20.000 habitants, la petite ville rhodanienne était un vivier pour la diffusion des théories socialistes. C'est le cas du fouriérisme, c'est-à-dire des idées de Charles Fourier, qui prônait la formation de communautés socialistes autonomes, les *phalanstères*, au sein de la société bourgeoise. Avec 21 souscripteurs au journal de l'école phalanstérienne, la *Démocratie pacifique*, Vienne réunissait le groupe le plus important du département. C'était peu, en comparaison du groupe cabetiste qui comptait plusieurs centaines d'adeptes. Outre la densité ouvrière viennoise, cela s'explique par la proximité de Lyon, « ville sainte du socialisme » naissant. A partir de Lyon, le communisme icarien s'était répandu vers le sud, dans les centres ouvriers de la région : Givors comptait 24 abonnés au *Populaire*, Rive-de-Gier en avait 16, autant qu'à Grenoble, Annonay 12. Avec ses 62 abonnés, Vienne était la quatrième ville icarienne de province, après Lyon (256 abonnés), Toulouse (136) et Nantes (94), mais avant Rouen (61). Proportionnellement à sa population, le groupe viennois était en fait le plus important du royaume.

Ce groupe s'était donc constitué en liaison étroite avec Lyon. En juin 1844, il y eut une concertation entre les militants des deux villes pour entretenir avec ceux de Valence une agitation communiste dans la vallée du Rhône. C'est de Lyon d'ailleurs que venait le leader des Icariens viennois, Vincent Coëffé. Cet ouvrier cordonnier, né au Lude, dans la Sarthe, le 1^{er} janvier 1789, était devenu à Lyon maître-formier : il fabriquait les formes en bois pour les chaussures. C'est là sans doute qu'il adhéra aux idées communistes. Fixé à Vienne en 1842, il y devint en 1844 le correspondant du *Populaire* et le dirigeant incontesté des Icariens viennois. Il n'était plus tout jeune et cependant, à 55 ans, il débordait d'activité. Il fit insérer des publicités pour le journal de Cabet dans *Le Moniteur viennois* et multiplia les réunions chez lui, rue Jean-Jacques Rousseau, ou dans des cafés comme celui de Kessler, rue de la Charité, dont l'enseigne « A la réunion des hommes francs » arborait le bonnet rouge. En avril 1846, quand *Le Populaire* lança une souscription pour les Polonais révoltés, il organisa une équipe de 15 collecteurs qui recueillirent 262 offrandes. Chose exceptionnelle, le journal

publia le 25 avril et le 29 mai la liste des souscripteurs viennois « parce que nous applaudissons particulièrement au zèle que manifestent les communistes de cette ville dans toutes les occasions ». Le *Populaire* publiait d'ailleurs fréquemment des textes de son groupe viennois. On est étonné par la culture politique de ces militants, ouvriers pour la plupart, qui débattaient de la question d'Irlande, polémiquaient avec Proudhon ou avec le fouriériste Victor Hennequin. Chaque Icarien diffusait le journal autour de lui. Citons l'exemple de ce perruquier, Sixte Boile, qui le propageait dans sa clientèle et déclarait avec une charmante naïveté : « Je mets mon journal sur la table, ceux qui attendent leur tour le lisent et le trouvent bien beau ». Coëffé se préoccupait de souder le groupe en organisant des banquets ou des promenades dans la campagne viennoise pendant lesquelles on chantait et on discutait ardemment des idées de Cabet. Le sous-préfet s'inquiéta de l'essor du cabetisme et ordonna des perquisitions. Le 23 juin 1846, Coëffé fut arrêté et incarcéré, puis libéré le 4 juillet.

Cependant Etienne Cabet était découragé. Sa stratégie d'unité de tous les groupes communistes et d'alliance avec les réformistes avait échoué. Le parti icarien était complètement isolé et commençait à connaître une dérive sectaire après la parution en avril 1846 du livre de Cabet, *Le Vrai Christianisme suivant Jésus-Christ*. Le « Père Cabet » était de plus en plus idolâtré. Lorsqu'en mai 1847 des Icaris de Tours furent condamnés pour avoir participé à une émeute, il prit peur. Profondément pacifiste et légaliste, il craignait de ne plus pouvoir contenir ses troupes. Alors, sans avoir rien préparé, il joua son va-tout et lança son célèbre appel : « Allons en Icarie ! ». Aussitôt, ce fut l'enthousiasme parmi les communistes icariens qui recrutèrent de nouveaux lecteurs pour leur journal. Le communisme, impossible en France, allait naître, comme il se doit, dans le Nouveau Monde. En janvier 1848 fut dévoilé le lieu d'implantation de l'Icarie : le Texas. A cette date cependant, l'exaltation s'était passablement refroidie. Chaque candidat au départ devait faire un apport de 600 francs pour financer le voyage et l'installation. Un abonné de Vienne écrivait dans *Le Populaire* du 21 novembre sa déception de voir exclus de l'aventure les plus pauvres du « parti ».

« Allons en Icarie ! »

Parmi les communistes de Vienne, on se cotisa pour permettre à l'un d'entre eux de partir avec la première avant-garde, composée de 69 Icaris. C'était un tisseur nommé Therme. Il avait détourné, pour en faire sa devise, un vers d'un chant qui avait alors un énorme succès dans la France entière, le *Chant des Girondins*. Celui-ci, chanté dans la scène finale d'une pièce, *Les Girondins*, qu'Alexandre Dumas avait tiré de son roman *Le Chevalier de Maisonrouge*, comportait ce vers : « Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie ». Or cette pièce avait été jouée à Paris pour la première fois en août 1847. Comment, dans les ateliers de draperie d'une petite ville de province, quelques mois plus tard, pouvait-elle être déjà si connue de tous qu'un tisseur s'en emparait et chantait pour ses camarades : « Mourir pour Icarie, c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie » ? Mystère d'une culture populaire disparue dont les cheminements nous

échappent.

C'est en chantant, donc, que Therme, notre tisseur viennois, prit à Paris le train pour Le Havre, avec les 68 autres pionniers du communisme, le 29 janvier 1848 à onze heures du soir. Une foule les accompagnait à la gare et les acclamait. Le train arriva au Havre le dimanche 30 janvier à six heures du matin. Comme ses compagnons, Therme avait revêtu une sorte d'uniforme de velours noir et participa au banquet d'adieu. Il faut tenter d'imaginer l'émotion de cet ouvrier viennois dont nous ne savons presque rien, lorsqu'à la fin du banquet un discours décrit « cette tentative, qui est la première phase du bonheur de l'humanité ». Moment encore plus bouleversant pour notre ouvrier drapier quand, dans la nuit du 1^{er} au 2 février, à deux heures du matin, Cabet réunit les partants et leur fit jurer l'engagement « de supporter toutes les fatigues et toutes les privations, à braver tous les dangers dans l'intérêt général et commun ». Le 3 février enfin, il embarquait pour la Terre Promise sur le voilier américain « Rome ». Il ne se doutait pas que ce départ avait lieu à contretemps. Quand il débarqua à La Nouvelle-Orléans, le 27 mars, il apprit que la France, depuis un mois, était en république.

La Révolution de 1848

La Révolution de Février 1848 avait donc, de façon imprévisible, changé les données de la question sociale. Désormais pour la gauche républicaine et socialiste, pour la classe ouvrière, tous les espoirs étaient permis. Cabet négligea alors l'Icarie et lança dans la lutte politique son parti communiste. L'Icarie était-elle encore d'actualité ? Déjà de nombreux cabetistes renonçaient à l'émigration et s'investissaient dans le combat quotidien. A Vienne, outre Vincent Coëffé, deux militants icariens jouèrent un rôle de premier plan. Le premier était un ouvrier typographe d'origine grenobloise, Etienne Ravat, qui avait collecté des fonds pour les souscriptions lancées par Cabet en 1845-1846. Dès les premiers jours de mars 1848 il créa à Pont-Evêque un club communiste, qui publiait un journal, *L'Echo des Clubs*. Ravat faisait également partie du *Comité républicain des travailleurs*, qui se réunit au collège pour préparer les élections à la Constituante, et qui était présidé par Coëffé. Dans ce comité se trouvait également un militant icarien qu'on peut considérer (avec son collègue, le fileur Claude Berthet, qui, lui, n'était pas communiste) comme le premier syndicaliste viennois : Jean-Baptiste Gagnière.

Ouvrier drapier, Gagnière était né à Voiron le 14 octobre 1817. Il avait donc 30 ans au moment de la Révolution de 1848. Il avait épousé le 6 mai 1840, Louise Clair, de deux ans sa cadette, fille d'un ouvrier drapier de la paroisse Saint-Martin. Elle était naturellement analphabète, de même qu'un des témoins, tisseur comme l'époux. Par contre Jean-Baptiste Gagnière faisait partie de cette élite (25% des ouvriers de la draperie viennoise) qui savait lire et écrire, de même que son beau-frère, Benoît Clair, ouvrier en laine lui aussi. Les deux autres témoins étaient le traditionnel cabaretier qu'on trouve dans beaucoup de mariages, et un ouvrier en soie lyonnais de 42 ans, Joseph Dumas. Cet indice des relations lyonnaises du

marié, qu'il faut mettre en relation avec son origine voironnaise (Voiron est un centre important de la Fabrique de soie), explique peut-être son engagement dans le mouvement ouvrier.

Le couple Gagnière habitait dans le quartier Saint-Martin, Chemin- Neuf en 1841, rue Cuvière en 1843, rue de la Roche en 1849. Une petite fille est née et morte à deux ans, une autre l'a remplacée qui porte le même prénom. Elle est morte aussi à l'âge de six mois. Un troisième enfant naît en 1849 et ne survit qu'un mois et demi. Un quatrième enfant cependant, né en 1851, semble avoir survécu. Faut-il incriminer dans cette mortalité infantile les conditions de vie des ouvriers de la draperie viennoise ? Certainement. Elles font partie des causes de la lutte ouvrière qui se développe en ce milieu du siècle. De cette lutte, Jean-Baptiste Gagnière était l'un des meneurs. Il fut sans aucun doute celui qui profita du climat révolutionnaire pour rassembler les tisseurs dans la première quinzaine de mars 1848 et exiger une augmentation des salaires. Dès le 14 mars, il obtenait des fabricants un nouveau tarif. Lorsque le commissaire du gouvernement nomma le 17 mars un nouveau conseil municipal provisoire présidé par Victor Faugier, il eut l'intelligence d'unir le camp républicain en y intégrant, aux côtés de 7 hommes de loi et 5 commerçants, les deux leaders ouvriers Gagnière et Berthet. Ce dernier entraîna le 29 mars les fileurs à exiger un nouveau tarif. Après un défilé dans les rues de Vienne de 400 fileurs regroupés derrière le drapeau noir portant la devise des canuts, « Vivre en travaillant ou mourir en combattant », les patrons cédèrent de mauvaise grâce à la revendication salariale.

Les espoirs déçus des ouvriers viennois

Cependant les espoirs ouvriers furent brisés par les journées de Juin où l'insurrection parisienne fut noyée dans le sang. La peur sociale déchaîna alors un peu partout les passions anticommunistes. Le conseil municipal de Vienne vota une adresse de félicitations à l'Assemblée constituante pour la répression féroce qu'avait dirigée Cavaignac. Berthet la vota et Gagnière fut le seul à s'abstenir, position conforme aux idées de Cabet qui désapprouvait toute forme de violence, même venue des ouvriers révoltés. Lors de l'élection municipale du 31 juillet, les candidats ouvriers furent éliminés. Le désenchantement de l'été 1848 relança tout naturellement l'émigration en Icarie.

À La Nouvelle-Orléans, apprenant la nouvelle de la Révolution, les premiers pionniers avaient hésité à rentrer en France. Ils avaient finalement décidé de poursuivre leur périple. Remontant le Mississipi, ils parvinrent à la concession qu'avait obtenue Cabet, au nord de Dallas, au bord de la Rivière Rouge, c'est-à-dire aux confins du Texas et de l'Oklahoma. Mais ils y furent rapidement décimés par les fièvres. Lorsqu'au mois d'août une deuxième avant-garde rejoignit les survivants (dont notre tisseur viennois), son chef ordonna un repli immédiat vers la Louisiane. Ignorant alors le désastre du projet icarien, de nouveaux groupes embarquaient pour l'Amérique : 23 hommes au Havre le 23 septembre, 56 hommes, femmes et enfants le 17 octobre à Bordeaux, 83 au Havre le 30 octobre,

74 le 12 novembre, 114 le 28 novembre. Parmi ces derniers se trouvait Vincent Coëffé, dont le départ avait pour effet de décapiter le groupe communiste viennois.

Il faut dire que sur place, à Vienne, tout espoir s'était envolé après l'échec de la grève de septembre. Les patrons drapiers en effet entendaient bien profiter du climat de réaction anti-communiste de l'été 1848 pour revenir sur les avantages acquis au mois de mars. Leur refus d'appliquer les nouveaux tarifs déclencha une grève générale de la draperie, la première de l'histoire viennoise, du 29 août au 21 septembre. Elle fut menée par Gagnière et Berthet, mais Coëffé qui s'était rendu deux fois à Lyon depuis le 15 août et y avait envoyé des émissaires ainsi qu'à Givors, était soupçonné d'être l'instigateur du mouvement. Berthet et Gagnière réunirent des assemblées générales de grève à La Bâtie, ou à Saint-Ignace près de Saint Benoît. Ils organisèrent la solidarité avec les grévistes, obtenant notamment que la traditionnelle fête de Sainte-Colombe des 4 et 5 septembre soit donnée au profit des ouvriers, le concessionnaire du pont leur abandonnant en outre les deux jours de péage. Mais leurs efforts furent vains et la grève se termina sur une défaite, entraînant évidemment le licenciement des leaders.

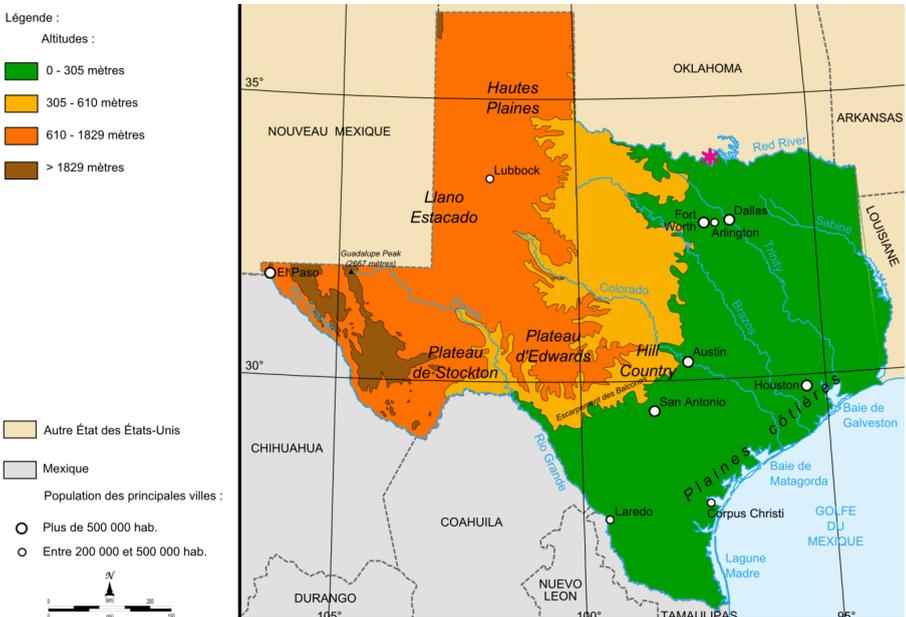


Fig. 2 - Le Texas, lieu de la première colonie icarienne. * Emplacement de la 1^{ère} colonie - © Wikipédia

Nauvo, la première Icarie (1849-1852)

Le découragement a donc pu jouer un rôle dans la décision de Coëffé de partir en Icarie. Mais lorsqu'il arriva à La Nouvelle-Orléans avec son épouse Spicaris (curieux prénom qui vient peut-être du mot latin *épi*), il apprit que la colonie n'existait plus. Comptant alors environ 500 membres, le groupe des communistes français de la Nouvelle-Orléans, qui attendait l'arrivée de Cabet, était profondément divisé. Une très forte minorité (environ 200) souhaitait

mettre fin à l'aventure, tandis qu'une majorité (Therme en faisait partie) voulait la continuer.

  l'arrivée du « père Cabet », 142 hommes, 74 femmes et 64 enfants partirent vers le nouveau lieu choisi pour créer l'Icarie. Il s'agissait de Nauvoo, au bord du Mississippi. La bourgade est dans l'Illinois, mais de l'autre côté du fleuve, on est dans l'Iowa. Le site avait été acheté en 1839 par les Mormons, qui y avaient bâti leur temple, mais après la mort du fondateur de la secte en 1844, la violence s'était déchaînée contre eux, leur temple en partie détruit, et ils avaient émigré vers le Grand Lac Salé. Les Icarieus allaient donc prendre leur suite et se servir des pierres de leur temple pour construire leur  cole. Ils arrivèrent à Nauvoo le 15 mars 1849. Ils allaient y être confrontés à d'innombrables difficultés.



Fig. 3 - La vallée du Mississippi correspond au tracé de la limite entre Illinois et Iowa.   Wikivoyage



Fig. 4 - Le Temple des Mormons   Nauvoo, détruit par leurs adversaires.   Site Nauvoo Mercantile



Fig. 5 - Nauvoo en 1855. © Site LDS. Org



Fig. 6 - Le temple mormon de Nauvoo récemment reconstruit. © Site Mormons Historic Sites Foundation.

La maladie d'abord. Dès les deux premières semaines une vingtaine de colons fut emportée par le choléra. Puis ce fut pendant l'été l'incendie de tout le foin engrangé au printemps. L'insuffisance du capital initial contraignait la communauté à emprunter. Alors inévitablement les dissensions surgirent. Une certaine propension de Cabet à l'autoritarisme moralisateur, qu'exacerbaient les difficultés, ne laissa pas d'y contribuer. On assista à de nombreux retours en France, compensés par de nouvelles arrivées. Parmi celles-ci, celles d'Étienne Ravat et de Constant Therme, le frère cadet du pionnier de 1848. Ravat avait quitté Vienne pour s'installer un temps à Annonay. Il arriva le 20 juin 1850 à Nauvoo avec 37 autres Icariens. Âgé de vingt ans, le jeune Therme, qui était lithographe, rejoignit la colonie communiste le 11 décembre 1850. Celle-ci était alors en pleine crise. Les Icariens se déchiraient et on assistait à de nouveaux départs. Une lettre de février 1851 fait état de ces dissensions. Elle est signée par Coëffé, Ravat et les frères Therme. A cette date, Cabet était revenu en France

lancer un nouveau journal pour remplacer *Le Populaire* et préparer les élections de 1852, dans lesquelles la gauche républicaine plaçait tous ses espoirs. Mais ceux-ci allaient être ruinés par le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Arrêté, puis expulsé, Cabet retourna alors à Nauvoo en juillet 1852.

Pendant ce temps, à Vienne, le groupe communiste s'était maintenu. A sa tête, Vincent Coëffé avait été remplacé par un jeune ouvrier garnisseur de cartes, Victor Boussu (ou Bossu). Né le 19 septembre 1822, il n'avait que 26 ans quand il devint le dirigeant des Icariens. C'est un pur produit de la classe ouvrière viennoise, puisque son père était déjà drapier dans la paroisse Saint-Maurice et qu'il a épousé, quelques jours seulement avant la Révolution, le 16 février 1848, la fille d'un drapier de Sainte-Colombe. Il faisait cependant partie, comme Jean-Baptiste Gagnière, de la minorité alphabétisée, comme la plupart des témoins de son mariage et de la naissance de ses enfants. Même son épouse, ce qui est extrêmement rare à cette date, savait lire et écrire. Comme Coëffé, il habitait dans le centre-ville, rue de la Chèvrerie en 1852, rue des Orfèvres en 1853.

Cependant le reflux du mouvement révolutionnaire de 1848 qui s'était produit depuis les Journées de Juin semblait bien conduire le groupe cabetiste à un isolement croissant. On se retrouvait le dimanche dans un atelier ou à la campagne. On chantait, on dansait, on organisait des jeux et on récitait des poèmes. On prenait le repas en commun. On lisait des chapitres du *Voyage en Icarie* ou du *Vrai Christianisme*. On se berçait de rêves sur le monde nouveau qui avait commencé d'exister en Amérique. On envoyait des adresses au *Populaire*, où on se répandait en louanges du « Père Cabet ». Mais on se méfiait de la répression et on restait entre soi, surtout après le Coup d'État de 1851. Avec le Second Empire l'activité politique du groupe entra en léthargie. C'est ce qui sans doute amena Boussu à organiser le dernier départ de Viennois pour l'Icarie. Le dernier fut aussi le plus important, puisqu'il comptait cinq familles, soit 18 personnes.

Dernier départ de Viennois pour l'Amérique (1855)

C'est cette dernière aventure des utopistes viennois que je tenterai à présent de faire revivre en utilisant le précieux témoignage de deux d'entre eux. Il convient d'abord de faire connaissance avec chacun des participants. Victor Boussu, que nous connaissons déjà, partait avec sa femme, Catherine Perrachon, et l'aînée de ses deux filles, Anaïs, âgée de trois ans. Il laissait à Vienne sa seconde fille, Gabrielle, qui n'avait que 13 mois. La seconde famille est celle de Pierre (Jean-Pierre) Marmonier.

Ce compositeur d'imprimerie était à peine plus jeune que Boussu. Fils d'un journalier (ou manouvrier) devenu par la suite teinturier, il était né le 27 décembre 1824 rue Imbarde (actuelle rue Siméon-Gouet). Il avait épousé le 29 novembre 1848 Antoinette Valain, issue d'une famille paysanne d'Ampuis, fille d'un tondeur de drap installé sur le quai du Rhône. Le 4 septembre 1849, alors qu'ils habitaient rue de l'Eperon leur était née une fille, Jeanne Angèle, qu'ils emmenaient en Amérique à l'âge de 5 ans.

Nom	Prénom	Âge	Profession	Date départ	Sexe
THERME	?	?	Tisseur	Janv. 1848	M
COEFFE	Vincent	59 ans	Maître formier	Nov. 1848	M
COEFFE	Spicaris	?		Nov. 1848	F
RAVAT	Etienne	41 ans ?	Typographe	Avr. 1850	M
THERME	Constant	20 ans ?	Lithographe	Sept. 1850	M
BOUSSU	Victor	32 ans	Garnisseur	1855	M
BOUSSU née PERRACHON	Catherine	29 ans		1855	F
BOUSSU	Anais	3 ans		1855	E
MARMONIER	Pierre	30 ans	Typographe	1855	M
MARMONIER née VALAIN	Antoinette	25 ans		1855	F
MARMONIER	Jeanne Angèle	5 ans		1855	E
VALAIN	Geneviève	28 ans		1855	F
WINCKELMANN	Jean	30 ans	Fileur	1855	M
WINCKELMANN née DENUZIERE	Marie Louise	28 ans		1855	F
WINCKELMANN	Angelina	1 ans		1855	E
CRETINON	Jean-François	35 ans	Typographe	1855	M
CRETINON née DUCLAUX	Louise Marie	31 ans	Modiste	1855	F
CRETINON	Victorine	9 ans		1855	E
LACOUR	François	41 ans	Maître chapelier	1855	M
LACOUR	François Marie	19 ans	Compagnon chapelier	1855	M
LACOUR née MALASSAGNE	Suzanne	46 ans		1855	F
LACOUR	Marguerite	11 ans		1855	E
LACOUR	Françoise	10 ans		1855	E

Tableau 1 : Les colons viennois de Nauvoo

La troisième famille est celle d'un fileur de laine de 30 ans, Jean Winckelmann. Il était le fils d'un Strasbourgeois immigré à Vienne. Celui-ci avait trouvé du travail dans la draperie viennoise, s'était marié avec la fille de paysans de Meyssiez et vivait dans le faubourg Pont-Evêque à la naissance de son fils en 1824. Par la suite, il devint horloger. Etrange reconversion, qui témoigne en tout cas d'une volonté d'ascension sociale qu'on retrouve chez le jeune fileur, puisqu'il s'installa à son compte comme fabricant sous la II^e République. Sa femme, au contraire, Marie Louise Denuzière, épousée le 27 octobre 1847, était issue du prolétariat

de l'industrie lainière. Plus précisément, puisqu'elle était née à Castres, dans le Tarn, de cette nébuleuse drapière qui animait l'économie du Massif Central languedocien. Son père, tisseur analphabète, était venu chercher du travail à Vienne où son frère était cabaretier. Comme ses parents, elle ne savait ni lire ni écrire. Comme nous l'avons déjà constaté chez les autres militants communistes rencontrés, le couple Winckelmann exerçait un contrôle strict de sa natalité. Il n'eut que deux enfants en sept ans, un garçon décédé en 1850 à l'âge de trois mois et une fille, Angelina, née le 14 novembre 1853 à Labastide-Rouairoux, dans le Tarn. Visiblement Jean Winckelmann n'avait pas réussi dans sa tentative de devenir fabricant. Fiché comme communiste, il ne put trouver de travail salarié à Vienne. Alors il suivit les chemins de l'industrie lainière comme son beau-père l'avait fait dans le sens inverse et se fit embaucher comme monteur dans la bourgade drapante, non loin de Mazamet. Pour peu de temps, puisqu'il répondit à l'appel de ses camarades viennois au départ vers l'Icarie, où il emmena sa fille qui avait à peine plus d'un an.

Autre famille d'émigrants, celle d'un ouvrier imprimeur, Jean-François Crétinon, fils d'un cordonnier de Sonnay, dans la Bièvre-Valloire. Agé de 35 ans, il a épousé en 1850 Louise Marie Duclaux, de cinq ans sa cadette. Celle-ci, née à Lyon, était la fille d'un « canut » du « Vieux Lyon » (rue des Farges, puis rue Saint-Georges) qui avait dû suivre le mouvement de la Fabrique de soie en direction de la Croix-Rousse, puisque c'est là qu'elle habitait avant la Révolution de 1848. La jeune femme était modiste, c'est-à-dire qu'elle fabriquait et vendait des vêtements féminins, lorsqu'elle accoucha en 1846 d'un enfant naturel, Victorine, à l'âge de 22 ans. On est tenté de penser que Jean-François Crétinon était le père parce que l'accouchement eut lieu au Péage-de-Roussillon, près du lieu d'origine de ce dernier. Pourquoi ne reconnut-il pas l'enfant ? Sans doute parce qu'il était déjà marié. Ce n'est qu'après son veuvage qu'il épousera la mère de la fillette, qu'il n'a cependant jamais reconnue.

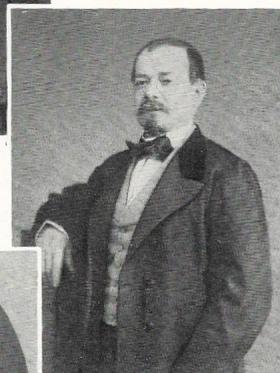
La dernière famille est la plus nombreuse. C'est une famille lyonnaise où l'on était chapelier de père en fils. François Lacour était né en 1813 rue Port-Charlet (actuelle rue Ferrandière) dans la presqu'île, où il habita pendant toute sa jeunesse, successivement rue Plat d'Argent (actuelle rue Thomassin), rue du Peyrat (entre la Saône et la place Bellecour) et rue Longue. Son père était maître-chapelier. Les témoins de sa naissance l'étaient. Il le sera lui aussi, et son fils après lui. Mais si l'on retrouve des chapeliers comme témoins de chaque événement familial, ce n'est pas dans ce milieu qu'il prit épouse. Il n'était encore que compagnon lorsqu'il épousa à 21 ans, en 1834, la fille d'un tailleur de pierre de Saint-Didier-au-Mont d'Or, Anne-Marie Deschamps. La jeune fille, qui n'avait que vingt ans, était blanchisseuse rue de la Lune (rue Tupin), dans le même quartier que lui. Un enfant était né en 1835, François Marie, qui fera partie du voyage en Icarie. Une fille, Marguerite, naquit sept ans plus tard. Sa mère sans doute ne s'en remit pas : elle mourut à 27 ans en mars 1843. Moins de 5 mois plus tard, François Lacour était déjà remarié. Il ne faut pas s'en étonner. Avec deux enfants de huit et un an, un artisan de l'époque ne pouvait vivre seul. Sa nouvelle épouse, Suzanne

Malassagne, était garde-malade. Il est tentant de penser que c'est elle qui s'était occupée de la première durant les six mois qui s'étaient écoulés entre la naissance de Marguerite et la mort de sa mère. Elle avait alors 34 ans, quatre de plus que son mari, et habitait rue de l'Enfant-qui-pisse, portion de l'actuelle rue Lanterne, où elle vivait avec son vieux père. Mais elle n'était pas lyonnaise. Elle était née à Vienne en 1809. Son père, analphabète, était voiturier par eau et elle avait pour témoins de sa naissance un autre batelier et un apprêteur de drap. Sur un autre acte elle avait pour témoin un conducteur de diligence de la Guillotière. On peut facilement supposer que Dominique Malassagne assurait un transport entre Vienne et Lyon, où il avait tissé des liens et avait fini par trouver l'occasion de se retirer. Encore une fois les témoins de ce remariage étaient trois chapeliers de la rue Lanterne et de la rue Grôlée, ainsi qu'un négociant (d'origine viennoise ?) de la rue Romarin. Le nouveau couple eut un enfant dès l'année suivante, Françoise, en mai 1844. C'est donc après cette date que François Lacour vint exercer son métier à Vienne avec toute sa famille, y compris sa mère restée veuve. C'est justement le moment où les idées de Cabet rencontraient à Vienne un franc succès. Il y adhéra alors, si ce n'était pas déjà fait à Lyon. Dix ans plus tard, ayant entre-temps appris son métier à son fils, il emmenait son petit monde vers la Terre promise. Tentons, avant de suivre les derniers partants, un portrait de groupe des colons viennois installé à Nauvoo (voir tableau n°1 p. 12).

Le groupe au complet, c'est à dire après l'arrivée des 18 émigrants de 1855, compte 23 personnes : 10 hommes, 7 femmes et 6 enfants âgés de 1 à 11 ans. Autour du vieux leader, Vincent Coëffé qui a 66 ans en 1855, on trouve 3 personnes d'âge mûr, Etienne Ravat et le couple Lacour ; tous les autres ont moins de 35 ans. Il faut être jeune et plein d'énergie pour se lancer dans une telle entreprise. C'est incontestablement un groupe ouvrier, mais la Fabrique de drap n'y est pas prédominante : elle ne compte que trois membres, à côté de trois représentants des métiers artisanaux traditionnels (chaussure et chapellerie). Le groupe le mieux représenté est finalement celui des métiers du livre (3 typographes et un lithographe), révélateur du niveau culturel relativement élevé des militants républicains en général, et communistes en



François-Marie Lacour



François Lacour



Pierre Marmonier

Fig. 7 - Portraits photographiques de François et François-Marie Lacour, et de Pierre Marmonier. © d'après Fernand Rude, *Voyage en Icarie*.

particulier. Nous avons déjà constaté un taux d'alphabétisation inhabituel alors dans le monde ouvrier de cette époque. Mais il y a plus que le simple fait de savoir signer son nom sur les actes d'état-civil. Plusieurs des Icarieus viennois sont capables de rédiger dans une langue soignée des textes politiques ou un journal de voyage. Les deux récits publiés par Fernand Rude sous le titre « *Voyage en Icarie* », desquels j'ai tiré les lignes qui vont suivre, nous montrent assez qu'on a affaire ici à une élite ouvrière apte à penser et à exprimer clairement les aspirations confuses des catégories populaires auxquelles ils appartiennent. C'est particulièrement vrai du journal de Jean-François Crétinon, dont Fernand Rude nous dit, dans sa notice du Maître, « qu'il avait lu Chateaubriand, dont il cherchait à imiter le style ».

Les 18 Viennois de la dernière expédition partirent donc le 24 janvier 1855 à six heures du matin par la diligence de Lyon. A 9 heures, à Perrache, ils prenaient le train pour Paris (la liaison ferroviaire Lyon-Avignon n'était pas encore achevée). A Paris, ils achetèrent en commun tout ce dont ils avaient besoin et le 27 janvier ils reprenaient le train pour Le Havre. Dans la Commission de cinq membres, élue pour diriger le groupe de 58 émigrants, se trouvaient deux Viennois, Victor Boussu et François Lacour, ce dernier étant secrétaire et trésorier de l'expédition. C'est logique : les Viennois constituaient le groupe le plus nombreux. Sur le trois-mâts américain où montèrent nos cinq familles viennoises étaient entassés 200 émigrants allemands qui partaient pour échapper à la pauvreté, et non comme les communistes pour « régénérer la race humaine ». Dans l'entrepont, une cloison à claire-voie séparait les Allemands des Français, qui compatissaient à la misère de leurs voisins mais étaient incommodés par l'odeur qui provenait de leurs hardes.

L'embarquement eut lieu le 1^{er} février, dans l'exaltation fraternelle des commencements. Mais celle-ci n'allait pas durer. Au bout de huit jours de traversée commencèrent les disputes entre les vieux révolutionnaires, souvent parisiens, qui avaient fait les barricades et connu la prison et les militants venus plus tard au cabotisme. Les premiers prenaient les seconds de haut et cherchaient chicane constamment aux membres de la Commission. Boussu prit leur parti et alla jusqu'à bousculer Lacour, qui était pourtant, d'après Crétinon, son « principal bienfaiteur ». « Boussu, écrit Crétinon, qui avait (à Vienne) une position très précaire et voisine de la misère, et que les communistes (viennois) avaient par humanité sorti de cette position en faisant une souscription pour payer ses frais de voyage, ceux de sa femme et leur apport dans la colonie, fut un de ceux qui travaillèrent le plus à fomenter la division ». Le conflit aboutit à la démission du président et du secrétaire-caissier François Lacour. Le voyage se termina dans la confusion, chacun des deux groupes faisant bande à part. Cela augurait mal de l'harmonie icarienne. Après deux mois de traversée, le navire arriva le 29 mars à La Nouvelle-Orléans. Sur le vapeur qui remontait le Mississipi, la scission se poursuivit. Chaque groupe occupait un côté du bateau et on ne se parlait plus. A l'étape de Memphis, certains descendirent faire des courses en ville. Deux femmes, dont Catherine Boussu, s'attardèrent. Le capitaine était intraitable et le vapeur reparti sans elles. De telles mésaventures se reproduisirent à plusieurs reprises,

mais les 58 colons finirent par arriver à Nauvoo le 14 avril. Ils n'y furent pas accueillis avec beaucoup de chaleur : Icarie était de nouveau en pleine crise et l'ambiance au désenchantement.

Il serait trop long de décrire ici la colonie et la vie qu'on y menait. Je me contenterai donc de suivre le parcours de nos Viennois, les conditions de vie se déduisant suffisamment de ce qui leur arrive. L'organisation du travail fut leur premier motif de mécontentement. Les spécialités de chacun ne correspondaient pas nécessairement aux besoins de l'Icarie. Comme il y avait une imprimerie à Nauvoo, Créton put y exercer son métier aux côtés de Ravat. Mais ce ne fut pas le cas pour les Lacour. A Nauvoo on utilisait des chapeaux de paille en été et des casquettes de fourrure en hiver. Le père et le fils furent donc employés à des tâches provisoires en fonction des besoins. « Pendant les trois mois que j'ai passés dans la colonie, écrit François-Marie Lacour, j'ai été d'abord pêcheur, puis jardinier, puis j'ai déchargé un bateau de bois de chauffage ; puis j'ai travaillé à tirer du charbon à la mine, puis comme cantonnier, manœuvre maçon, récurateur d'égout, puis à semer du maïs, à faner et à moissonner ». Polyvalence d'ailleurs inefficace : la productivité était très faible et le niveau de vie des plus réduits. Autre grief : à Nauvoo, on s'ennuyait le dimanche. Il y avait pourtant un théâtre et un petit orchestre. Mais les ouvriers voudraient un jeu de boules, un billard, des distractions familières. On s'ennuyait également aux assemblées générales du samedi soir, qui étaient obligatoires et où avaient lieu des débats interminables sur les questions les plus vénielles. On souffrait de la séparation des enfants, dont l'école était un internat et qu'on ne voyait que le dimanche. Les Viennois avaient beaucoup de mal à supporter les conditions climatiques de l'Illinois (45° en août, -20° en janvier, passage brutal de l'été à l'hiver et de l'hiver à l'été). Le choléra sévissait régulièrement : il fit 22 morts en juillet et août 1852. Le moralisme de Cabet, surtout, dressait contre lui une opposition croissante : « point de superfluité, point de luxe, point de coquetterie dans les vêtements... Tempérance, simplicité, point de tabac et point de liqueur, surtout point d'abus et point d'excès en rien », exigeait-il en 1853. En 1854, il institua le dimanche matin un « exposé de la doctrine philosophique et religieuse », qui n'était qu'une leçon de morale, à laquelle chacun devait obligatoirement assister. La délation était encouragée. L'adultère passible d'exclusion de la communauté.

Lorsque les Viennois étaient arrivés en avril 1855, la rupture était déjà pratiquement consommée entre Cabet et ses opposants. Les choses allaient cependant traîner encore pendant une année entière. Créton et les Lacour n'attendirent pas que la situation dégénère. Ils ne voulaient pas choisir entre Cabet qu'ils continuaient d'admirer malgré ses dérives, et les dissidents qu'ils trouvaient excessifs, injustes et trop violents. Trois mois après leur arrivée, ils quittèrent la communauté tout en restant à Nauvoo



Fig. 8 - Le "Père Cabet" à Nauvoo.
© Site Find A Grave.

(les $\frac{3}{4}$ des 2000 habitants n'étaient pas Icarie ou ne l'étaient plus). Ils résidèrent quelque temps chez un Lyonnais qu'ils avaient connu en France. Ils pensèrent un temps s'établir à Saint-Louis pour y exercer leur métier. Mais au bout d'un mois, ils décidèrent de rentrer en France. Ils redescendirent le Mississippi jusqu'à Saint-Louis, puis remontèrent l'Ohio jusqu'à Pittsburgh. Là, ils prirent le train pour Philadelphie, puis pour New-York. Le 31 août, ils embarquaient pour traverser l'Atlantique.



Fig. 9 - Carte des Etats-Unis (itinéraire aller et retour de Crétinon et Lacour). © D'après Fernand Rude, *Voyage en Icarie*.

Le 22 septembre, ils étaient à Douvres où ils se séparèrent. Tandis que les Crétinon repartaient immédiatement pour Calais, les Lacour allaient visiter Londres. Après leur retour, Crétinon et Lacour fils dressèrent dans leur journal un bilan de l'utopie icarienne. Ils attribuaient son échec à plusieurs facteurs : d'abord la difficulté pour des artisans des villes à s'adapter à la vie rurale ; ensuite une gestion économique déficiente qui ne réussissait pas à assurer l'avenir de la colonie ; enfin et surtout les divisions récurrentes de la communauté, qui relevaient « d'un principe irréalisable à cause de la diversité des caractères et de l'imperfection des hommes » : « un principe à qui il faudrait, pour sa mise en pratique, des hommes-machines au lieu d'hommes pensant et discutant ». La conclusion de Crétinon était que « le communisme est impraticable ». Lacour lui aussi concluait que « la pratique du communisme est impossible et, comme le dit M. Lamartine, c'est un beau rêve, irréalisable, bon pour des anges ».

Scission en Icarie (1856)

Pendant ce temps, à Nauvoo, les dissensions ne faisaient que s'aggraver. Marmonier à son tour rentra en France à la fin de l'année. Boussu quitta lui aussi la communauté mais resta pendant plusieurs mois aux Etats-Unis d'où il soutint l'opposition, avant de revenir finalement à Vienne. Tandis que Coëffé et Ravat continuaient d'appuyer Cabet, Winckelmann et les frères Therme étaient passés à l'opposition. Au printemps 1856, les dissidents devinrent majoritaires. Des incidents violents se produisirent entre les deux groupes et le shérif dut intervenir

pour les séparer. Le 25 octobre, Therme aîné proposa avec quatre autres Icariens l'exclusion de Cabet. Celle-ci prononcée, Cabet et ses partisans (75 hommes, 47 femmes et 50 enfants) quittèrent Nauvoo pour Saint-Louis. Le fondateur d'Icarie ne survécut pas à son exclusion. Il mourut désespéré, à 69 ans, le 8 novembre 1856.

Il y avait dès lors deux Icaries. Celle des Cabetistes   Saint-Louis, et celle des dissidents   Nauvoo. La première fut dirigée par Mercadier, un avocat toulousain, après la mort de Cabet. Elle s'était logée dans trois grandes maisons situées au nord de la ville, où s'entassaient les 170 membres du groupe. En février 1858, Mercadier acheta une propriété à Cheltenham, à dix kilomètres à l'ouest de Saint-Louis. Etienne Ravat, qui venait d'obtenir la nationalité américaine, était alors directeur de l'imprimerie icarienne. Vincent Coëffé faisait également partie des membres importants Mais tr  vite les divisions ressurgirent. Mercadier avait hérité du puritanisme de Cabet. Lorsqu'il voulut interdire le tabac et l'alcool, en mars 1859, un tiers des membres quitta la nouvelle Icarie. La guerre de Sécession devait achever de dissoudre la communauté. Mercadier et une vingtaine d'Icariens, parmi les plus actifs, s'engagèrent dans l'armée yankee, au moment où l'armée sudiste avait envahi le sud du Missouri et se rapprochait de Saint-Louis. Malgré ses 72 ans, Vincent Coëffé s'était engagé lui aussi. La colonie de Cheltenham était en partie décapitée. Un nouveau conflit dans le groupe amena Coëffé à se retirer de la communauté. C'était la débandade. En mars 1864 il ne restait plus que 8 hommes, 7 femmes et quelques enfants. L'Icarie cabetiste fut dissoute.



Fig. 10 - La deuxième (Nauvoo) et la troisième Icarie (Corning).   Site Le Comptoir

Les « yankees » viennois

Pendant ce temps, le groupe des dissidents restés à Nauvoo avait décidé d'une nouvelle migration. Il s'agissait d'installer l'Icarie   Corning, dans l'Iowa. Winckelmann et les frères Therme faisaient-ils partie de cette nouvelle émigration ? Nous n'en savons rien. En 1873 en tout cas, Jean



Fig. 11 - Maison icarienne   Corning -   Site Travel Iowa

Winckelmann était redevenu fleur à Vienne à la mort de son père. Mais il était revenu seul avec sa fille. Marie Louise Denuzière avait-elle trouvé en Amérique un autre mari ? En tout cas, elle ne l'avait pas suivi. Lorsqu'Angelina Winckelmann épousa en 1876 un employé de commerce, sa mère vivait à Springfield, dans le Massachusetts. Qualifié alors de propriétaire, Winckelmann mourut 160 rue Serpaize à Vienne, le 9 novembre 1899, à 75 ans.

Les deux frères Therme, quant à eux, s'étaient mariés en Amérique. L'aîné y avait eu un fils, nommé Léon, en 1853. Le cadet s'était marié en 1855 et avait eu la même année un fils nommé Rémy. Constant Therme était toujours aux États-Unis en 1871 puisqu'il écrivait alors au *Messenger franco-américain* de New-York pour se désolidariser des Communards parisiens.

La migration à Corning fut progressive : elle dura de 1857 à 1860. A Corning un nouveau conflit éclata en 1876 : le groupe des « Jeunes Icarie » accusait la « Vieille Icarie » d'être trop conservatrice. Une fois de plus le conflit aboutit à une scission. En 1880, l'un des « Jeunes Icarie », Armand Dehay, partit avec son beau-père Jules Leroux, le frère de Pierre Leroux, un des plus fameux socialistes utopistes de la génération de 1848, fonder une nouvelle colonie en Californie, qu'il nomma « Icaria-Speranza ». Elle se situait à Cloverdale, à une centaine de kilomètres à l'ouest de Sacramento et au nord de San Francisco. Ce fut un échec, consommé en 1886. La « Vieille Icarie » de Corning, quant à elle, végéta et s'éteignit en 1895. Le rêve américain d'Etienne Cabet et des communistes viennois avait vécu.



Fig. 12 - La « ville » de Corning aujourd'hui. © Site Getty Images

Le moment est venu du bilan de ce rêve américain des premiers communistes viennois. Sur le plan humain d'abord. Sur les dix militants, quatre sont restés en Amérique et ont obtenu la nationalité américaine : les frères Therme, Vincent Coëffé et Etienne Ravat. Etaient-ils, partant les premiers, les plus déterminés à réaliser leur rêve ? Contrairement en tout cas à Crétinon et Lacour qui furent assez critiques des mœurs du Nouveau Monde, ils n'ont pas vu d'opposition entre leur idéal communiste et les valeurs d'un pays où l'individu est roi. Significatives

sont à ce point de vue les dernières années de Vincent Coëffé. Il avait été à Vienne le pionnier du cabetisme et il a été fidèle à Cabet jusqu'au bout. Plus que le communiste chrétien parfois illuminé et souvent moralisateur, il a vu dans le « Père Cabet » le pur républicain qu'il est toujours resté. Il n'est donc pas étonnant que Coëffé se soit engagé dans l'armée nordiste, qui défendait un idéal de démocratie anti-esclavagiste.



Fig. 13 - La rue principale de Corning. © Site City Data.com

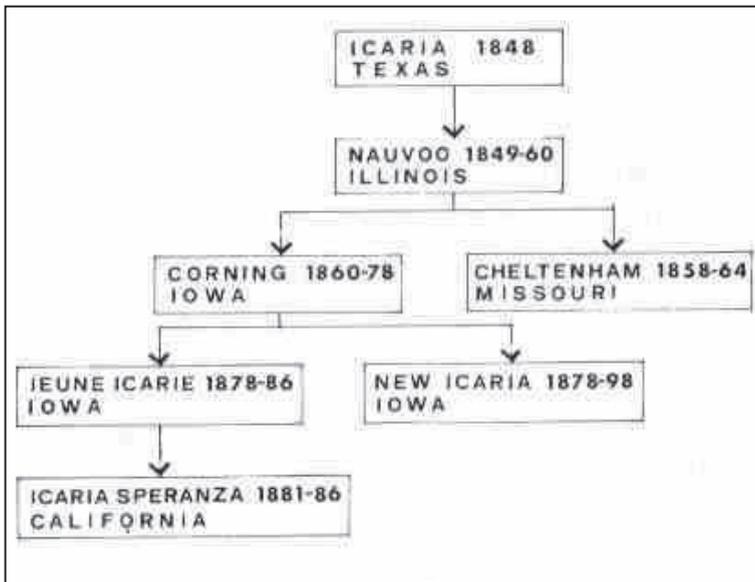


Tableau 2 : Chronologie des communautés icariennes 1848-1898.



Fig. 14 - Les derniers Icaréens à Corning (Iowa).

© Site : Troyes en Champagne, blogspot.com



Fig. 15 - Les derniers colons d'Icaria Speranza, à Cloverdale (Californie).

© Site Sonoma West Times and News

Son républicanisme a perduré au-delà de l'expérience icarienne : le 20 octobre 1868, il fonda à Saint-Louis avec Benjamin Mercadier, le successeur de Cabet, d'autres anciens Icaréens et des quarante-huitards exilés, l'*Union Républicaine de Langue Française*. Cette organisation essaima rapidement partout où il y avait des Français : à New-York d'abord, puis à La Nouvelle-Orléans, Chicago, San Francisco, Boston.... Elle était dépourvue de tout sectarisme et accueillait des républicains de toutes tendances. Elle faisait le lien entre la République américaine et la République française proclamée le 4 septembre 1870, contribuant à envoyer des contingents de Français d'Amérique se battre dans les armées de Gambetta. Elle rappelait ainsi par son existence l'aide française à l'indépendance des Etats-Unis au siècle précédent et annonçait le fameux « La Fayette, nous voilà ! » de 1917. La personne de Vincent Coëffé, qui n'aura pas connu le Second Empire, fait le pont, à travers le détour américain, entre la II^e et la III^e République. Il fait le pont également entre le communisme utopique de 1848 et la Première Internationale, dont les militants adhérèrent nombreux à l'*Union Républicaine de*

Langue Française, au point que le Bulletin de l'organisation francophone devient en 1871 *Le Socialiste*, organe officiel des sections françaises de l'Internationale aux Etats-Unis. A 82 ans, le 13 septembre 1870, Coëffé présidait le grand banquet de 600 personnes qui se tint à Saint-Louis pour soutenir la jeune République française. En 1871, il signait un communiqué de soutien à la Commune de Paris. En 1872, actif jusqu'à ses derniers jours, il était président de la section française de l'*Internationale* de Saint-Louis. En 1873 encore, il publiait une brochure anticléricale, « Les Jésuites et l'Amérique », avant de s'éteindre le 16 avril 1874.

Les anciens Icaris dans le mouvement ouvrier viennois

Mais Vincent Coëffé n'est pas le seul à incarner le passage d'une époque à l'autre. Nous retrouvons en effet d'autres Icaris viennois dans le mouvement social. A commencer par ceux à qui nous devons le récit du voyage. Jean-François Créton est revenu à Vienne, où il a trouvé du travail chez Joseph Timon, l'imprimeur républicain qui éditait *Le Moniteur viennois*. Il continuait à correspondre avec un Viennois resté à Nauvoo, sans doute un des frères Therme. Nous le retrouvons vingt ans plus tard, au mariage à Vienne de sa belle-fille, Victorine Duclaux. Celle-ci, alors âgée de 31 ans, n'exerce aucun métier. Peut-être travaille-t-elle avec sa mère, qui est marchande de tissus. Elle épouse un plâtrier-peintre, Jean Domer, qui a 16 ans de plus qu'elle. Jean-François Créton, qui est témoin du mariage, est signalé comme non-parent. Cela n'empêchera pas à sa mort en 1892, à 72 ans, Jean Domer de se déclarer comme son gendre. Il habitait rue de la Charité et était toujours typographe. Qui sait si à ce moment-là il pensait encore à sa jeunesse communiste et à son aventure américaine ?

Beaucoup plus que lui en tout cas, les Lacour sont restés fidèles à leur engagement collectiviste. Lorsqu'ils sont rentrés en France en 1855, le fils s'est installé quelque temps à Paris, avant de rejoindre son père à Vienne. Celui-ci avait repris son métier de chapelier avec sa femme, Suzanne Malassagne (signalée comme chapelière à son décès) et bientôt son fils, devenu maître mais qui partage son atelier. Ce dernier continue de recevoir des lettres d'Icarie. Le fait n'est pas anodin. Aussi critiques qu'ils puissent être sur l'aventure américaine, les Icaris rentrés en France gardèrent des liens avec le communisme expérimental du Nouveau Monde. Des deux côtés de l'Océan demeurait le sentiment d'une solidarité, d'un intérêt mutuel, d'une communauté d'expériences qui se retrouvera bientôt dans la Première Internationale.

A Vienne cependant, on n'était plus dans le rêve d'une société nouvelle, créée *ex nihilo* sur des terres vierges où tout est possible. C'est ici, chez soi, au jour le jour, qu'il faut lutter contre le paupérisme et tenter d'améliorer son sort. En théorie, on ira chercher dans les idées de Fourier ou de Proudhon plutôt que dans celles de Cabet. Dans la pratique vont se créer des sociétés de secours mutuel et les premières coopératives. Il n'est pas encore question de syndicalisme, puisque c'est interdit. Mais mutuellisme et coopération vont devenir les maîtres-mots d'un mouvement ouvrier qu'a échoué l'échec de la II^e République. Sous la Monarchie

de Juillet, il existait à Vienne cinq sociétés de secours mutuel, qui comptaient au total 540 adhérents. Il s'agissait de les unir en une seule organisation. Ce fut l'objectif de « *l'Association fraternelle des Travailleurs Unis* » fondée en mai 1849. Dans leur déclaration préliminaire, les fondateurs exprimaient leur déception de la Révolution de Février qui n'avait rien changé à la situation des ouvriers. L'association, proclamaient-ils, reste « aujourd'hui la seule voie ouverte à l'extinction de la misère ».

Or, parmi les dirigeants de l'association, on retrouve les deux meneurs de la grande grève de la draperie, le fileur Claude Berthet et le tisseur communiste Jean-Baptiste Gagnière. Installés dans la Cour Saint-André-le-Bas, les *Travailleurs Unis* étaient une coopérative de consommation : ils possédaient au début du Second Empire un magasin central rue de la Table-Ronde, une épicerie rue Juiverie, une autre rue des Ursulines, une charcuterie et un commerce de charbons. Ils n'avaient pas réussi à fédérer les sociétés de secours mutuel, mais ils étaient la plus importante des organisations ouvrières, avec 682 membres sur 1753 mutuellistes. Mais surtout les *Travailleurs unis* avaient des dirigeants animés d'un projet socialiste ou communiste qui transfigurait l'action quotidienne. L'un de ces dirigeants n'était pas un ouvrier, mais un notable viennois, le médecin Henri Couturier. Fils d'un avocat qui avait été maire de Vienne et député de l'opposition libérale sous la Monarchie de Juillet, Couturier était devenu fouriériste. Rappelons (trop) brièvement ce qu'étaient les idées de Charles Fourier : celles d'un socialisme bien plus utopique que celui de Cabet ; le socialisme totalement spéculatif d'un homme qui, contrairement à Cabet, ne s'était jamais frotté au combat politique. Il était fondé sur une théorie des passions humaines qui peuvent dans le cadre de l'associationisme (autre nom du fouriérisme) rapprocher les hommes plutôt que de les dresser les uns contre les autres. Pour peu qu'on l'organise rationnellement, le système des passions peut conduire à l'Harmonie universelle. Il s'agissait concrètement de créer des communautés de 1500 à 2000 « sociétaires » (environ 400 familles) appelées *phalanstères*. Vastes exploitations agricoles disposant d'un domaine de 2300 hectares, les phalanstères devaient distribuer le travail en fonction des goûts de chacun. Plusieurs expériences furent tentées en France, et surtout en Amérique. Toutes échouèrent, plus vite encore que les Icaries de Cabet (ainsi celle de Dallas, au Texas, proche de la première Icarie).

C'est dans cet esprit phalanstérien que le docteur Couturier investit ses forces dans l'*Association des Travailleurs Unis*. Son aide permit à celle-ci d'acquérir le domaine rural de Beauregard, sur les hauteurs des Tupinières. C'est lui également qui prit contact avec les épicerie sociétaires de la Croix-Rousse pour grouper les achats de fromage à l'une des fruitières qu'un fouriériste avait établies dans le Jura sur les principes phalanstériens. Mais après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, l'*Association des Travailleurs Unis* fut dissoute. Elle se reconstituait dès le 19 mai 1852 en *Société agricole et Maison de Santé et de sevrage de Beauregard*. Comme son nom l'indique, elle accueillait les nourrissons dans ce qu'on appelait alors une « salle d'asile », c'est-à-dire une crèche pour les enfants d'ouvriers. Avec un millier d'adhérents l'organisation prospéra. Elle créa en 1853 une coopérative de charbon

et une fabrique de drap, puis en 1857 une boulangerie et une meunerie qui vendait sa farine aux magasins fraternels de Lyon et de Saint-Etienne, en 1859 un atelier d'apprêt, en 1860 un restaurant populaire et une bibliothèque. En 1867 s'ajouteront une boucherie, un atelier de menuiserie et de charpente, et des installations de battage et de lavage des laines. Devenue en 1861 *Société agricole et industrielle de Beuregard*, elle associait 180 ouvriers et artisans à 120 « bourgeois », et employait 71 salariés. Le communisme était-il en train de se réaliser, non par la colonisation et la constitution d'une communauté parfaitement autonome, mais par l'installation progressive, au sein même de la société libérale, d'activités collectivistes ?

C'est peut-être ce qu'espérait le jeune Lacour quand il adhéra à l'Association en cette même année 1861. Il y retrouva peut-être Jean-Baptiste Gagnière, le leader des tisseurs qui était resté à Vienne pendant que les camarades tentaient l'aventure. Il y rencontra en tout cas Jean-Alphonse Ailloud, qui allait devenir dans peu d'années le leader incontesté du mouvement ouvrier viennois. Né le 26 février 1828, fils d'un tailleur d'habits de la rue Marchande et d'une mère originaire de Serpaize, tailleur d'habits lui-même 1 rue de l'Archevêché, il était membre du conseil de surveillance de la *Société de Beuregard*. C'est peut-être lui qui fit admettre le jeune homme (il n'a encore que 26 ans) comme membre suppléant du conseil de surveillance de la Société, par 145 voix sur 146 votants. Il en deviendra membre titulaire en 1865. Nous ne savons pas si son père a adhéré à l'Association. Par contre il est probable qu'il a adhéré à la section viennoise de l'*Association Internationale des Travailleurs*, que nous appelons aujourd'hui la Première Internationale, celle de Marx, Engels et Bakounine. En 1873, en effet il signait une lettre au député Brillier avec son ami Jean-Louis Vaganey, membre de la section viennoise de l'Internationale dont Ailloud était le président. Rien de très étonnant à cela. Du communisme icarien au socialisme de la Première Internationale, il y a une filiation logique. Mais les recherches poursuivies dans l'état-civil sur la famille Lacour me réservaient une surprise considérable.

Sur le fils, François-Marie Lacour, rien de bien remarquable. Il a épousé à Vienne le 12 janvier 1863 la fille d'un menuisier qui était âgée de 29 ans (un an de plus que lui) et qui travaillait à son compte comme « maîtresse-tisseuse », Mariette Monnet. Le couple prit un logement 1 place Miremont, et deux enfants naquirent en 1864 et 1865. Il était devenu impossible pour la mère avec deux enfants d'assumer la responsabilité de son petit atelier de tissage. Elle devint tailleuse d'habits et travailla peut-être alors pour la coopérative en laissant ses petits à la crèche de Beuregard. Quant à François-Marie Lacour, il a abandonné la chapellerie pour se reconverter dans le commerce. En 1873, il est mercier à Vienne. Quelque temps plus tard, il part s'installer à Paris, où il devient négociant. Il y mourra, 5 rue Feydeau, dans le 2^e arrondissement, en 1895, à l'âge de 60 ans.

L'étrange destin de Françoise Lacour

C'est avec la biographie du père, François Lacour, qu'on devient extrêmement perplexe. Il a perdu sa femme, Suzanne Malassagne, en 1876. A 64 ans, il s'est

trouvé suffisamment jeune pour se remarier, moins d'un an plus tard, pour la troisième fois. Le 24 janvier 1877, il a épousé Julie Lattard, qui avait 4 ans de plus que lui. Fille naturelle d'une paysanne de Saint-Julien-en-Vercors, elle était veuve, depuis 1871, d'un chapelier italien de la rue Ponsard, Frédéric Bedini. C'est donc sans doute par son mari, collègue de métier, que François Lacour l'avait connue. L'ancien Icarien mourut à 70 ans, en 1883. Avait-il continué de militer pour la cause de sa jeunesse ? C'est la question que je me suis posée, car il était resté l'ami de Jean-Louis Vaganey, qui déclara son décès. Je me suis alors intéressé plus précisément à ce Jean-Louis Vaganey qui, ouvrier tisseur comme Gagnière, militant de l'Internationale comme Ailloud, représentait la transition entre deux époques du mouvement ouvrier. Ce personnage n'était pas un simple adhérent de l'organisation créée par Karl Marx en 1864. En 1866, il avait été nommé par le Conseil général de Londres, avec Ailloud et un certain Marcheval, secrétaire correspondant de la section de Vienne. En 1867, il en était le trésorier. En mars 1870 il était délégué avec Ailloud à l'assemblée générale de la *Fédération lyonnaise de l'Association Internationale des Travailleurs*. En mai 1870, il était arrêté et poursuivi pour son action au sein de l'organisation interdite. En septembre, il faisait partie de la municipalité insurrectionnelle et remplaçait le commissaire de police de l'administration impériale. En avril 1871, il demandait de faciliter le passage dans le département du Rhône des émissaires de la Commune de Paris qui pourraient venir à Vienne. C'était donc un véritable militant révolutionnaire. Ajoutons que deux Vaganay, dont l'un, Henri, est sans doute son frère aîné, faisaient partie de la Société de Beauregard.

Je me suis alors demandé si Jean-Louis Vaganey n'était pas parent avec les fameux industriels de la draperie viennoise. J'en trouvai un indice troublant dans le fait que la mort de Suzanne Malassagne, seconde épouse de François Lacour, en 1876 fut déclarée par François Vaganay, fabricant de drap, qui n'était autre que le frère de l'industriel Joseph Vaganay, le créateur des fameuses usines de la vallée de Gère. Je n'étais pas au bout de mes surprises. Continuant mes recherches, je découvris que le grand fabricant avait épousé le 27 juin 1866 Françoise Lacour, la petite dernière du chapelier communiste parti en Icarie avec ses trois enfants. Essayons de nous représenter une situation qui ne nous apparaît aussi insolite que parce que nous la considérons a posteriori, avec le recul de l'histoire.

En 1866, on commençait à voir poindre le crépuscule du Second Empire. Les républicains reprenaient espoir et la revendication ouvrière se manifestait plus ouvertement depuis la création de l'Internationale deux ans plus tôt. Jean-Louis Vaganey, dont nous avons vu le rôle dans l'organisation naissante du mouvement ouvrier, s'était marié le 13 janvier, à 32 ans, quelques mois avant son cousin Joseph. Ils étaient de la même famille, anciennement viennoise, mais de deux branches différentes, séparées dès l'Ancien Régime. Jean-Louis Vaganey était né à Vienne le 19 février 1834. Son grand-père, Henry Vaganay (écrit alors avec un a, l'orthographe de l'état-civil étant alors fluctuante), était vigneron dans le faubourg Saint-Martin, qu'on appellera plus tard le faubourg Pont-Evêque. C'est-à-dire qu'il avait des vignes sur les pentes qui dominent la rue Lafayette. Son père

Jean-Baptiste Vaganey, né en 1799, travaillait dans la draperie quand il épousa Anne Hippolyte Loup en 1821. Puis il s'installa comme fabricant 41 rue des Epies. Le couple eut quatre enfants, une fille et trois garçons très espacés, de 1822 à 1840. Jean-Louis avait 14 ans quand sa mère est morte, à 47 ans. Au moment de son mariage, il vivait avec son père et son frère Victor. Tous trois étaient tisseurs, le père n'ayant pas réussi à se maintenir à son compte. Seul le frère aîné, Henry, né en 1823, était encore fabricant. Jean-Louis Vaganey avait donc épousé Marie Joséphine Palandre, tailleuse de robes, fille d'un épicier de la rue de la Cocarde, mort à 44 ans en 1848. Ils n'eurent pas d'enfant. Lorsque Jean-Louis Vaganey s'éteindra à 68 ans, rue Jean-Jacques Rousseau, le 31 mars 1902, c'est sa nièce Marie, une ourdisseuse, fille d'Henry, qui lui fermera les yeux.

Le milieu social des époux et de leurs parents est évidemment populaire, mais ce n'est pas le milieu homogène de la classe ouvrière, tel qu'on le rencontre par exemple chez les canuts de Lyon. A part les trois Vaganey, on n'y trouve qu'un seul drapier. Chaudronnier, tanneur, maçon, tailleurs de pierre, maréchal-ferrant, marchand de grain, petits propriétaires, les métiers représentés évoquent le monde traditionnel plutôt que le monde de l'usine, qui est en train de se mettre en place. Contrairement d'ailleurs à ce qu'on constate chez les ouvriers drapiers, tout ce petit monde est alphabétisé. Il n'est pas étonnant que l'Internationale, à laquelle appartient le jeune marié, soit proudhonienne plutôt que marxiste.

Joseph Vaganay, cousin éloigné du militant révolutionnaire, est donc le futur industriel qui laissera au patrimoine viennois les usines de la place de l'Affûterie où se trouvera bientôt le musée de l'industrie textile viennoise. Son grand-père, Floris (ou Fleury) Vaganay, était voiturier sous la Révolution et savait déjà écrire. Son père, Zacharie, né en 1801, avait épousé tardivement, le 6 novembre 1839, Françoise Vellay, fille d'un cultivateur, de dix ans plus jeune que lui. Comme son frère Joseph, Zacharie Vaganay était fabricant de drap, place des Capucins, tout près de l'atelier de son cousin Jean-Baptiste. La paroisse Saint-André-le-Haut est le berceau de l'entreprise, qu'elle ne quittera plus jusqu'au XX^e siècle. Un souci très bourgeois de préserver le patrimoine conduisit peut-être Zacharie à limiter sa progéniture. Il n'a eu que deux enfants, Joseph le 9 octobre 1840 et François sept ans plus tard. Joseph n'avait que 17 ans lorsque son père mourut en 1858, à 57 ans. Il prit tout de même les rênes de la petite entreprise. Est-ce qu'il employait son cousin Jean-Louis, qui habitait à deux pas et qui avait, à 24 ans, une certaine expérience du tissage des laines ? Cela expliquerait le lien entre les deux hommes, qui ne se démentira pas, malgré des divergences politiques certainement affirmées. Car Joseph Vaganay va se révéler un entrepreneur avisé, qui conduira sa famille à la fortune. Il est peu probable qu'il ait jamais été séduit par les projets révolutionnaires de l'*Association Internationale des Travailleurs*. On peut penser malgré cela que Jean-Louis lui fit connaître ses amis Lacour. En 1866, Joseph Vaganay avait 26 ans et Françoise Lacour 22. J'imagine qu'il avait déjà des ambitions de chevalier d'industrie. Si c'est le cas, il ne faisait certainement pas un mariage d'intérêt en épousant la fille du chapelier communiste, mais bien plus sûrement un mariage d'amour. Il serait intéressant de voir en tout cas ce que

contient le contrat de mariage signé le 4 juin chez le notaire Teste du Bailler. Du moins les témoins ne font pas partie de la classe ouvrière : ce sont deux fabricants de drap, un négociant et un coiffeur.

Françoise Lacour aura quatre enfants, dont les trois garçons qui formeront la Société « Vaganay Frères », seconde entreprise de la draperie viennoise après Pascal-Valluit : François en 1867, Barthelemy en 1869, Auguste en 1873 et Marie-Suzanne en 1874. Sur chaque acte on trouvera comme témoins, François Lacour, son fils François-Marie ou Jean-Louis Vaganay. François Lacour est également témoin au mariage de François Vaganay, le frère de Joseph. On a l'impression que l'industriel et les anciens militants de l'Internationale ne se quittent jamais. Ceux-ci ont peut-être d'ailleurs abandonné tous leurs espoirs d'un monde meilleur. Sans doute le fallait-il pour rester aussi proche d'un homme comme Joseph Vaganay. Car celui-ci, contrairement à Joseph Brenier, ne fut pas un patron de gauche. Aux élections municipales de mai 1900, c'est lui, avec l'avoué Bresse, futur maire de Vienne, qui menait la liste de droite, en tout cas du centre-droit, dite d'*Union républicaine*. Il obtint 1457 voix, tandis que la liste libérale et indépendante en avait 938. A gauche, la liste radicale avait 1230 voix et la liste socialiste, arrivée en tête du premier tour, en avait 1637. Il y avait donc une majorité de gauche dans l'électorat viennois. Mais le socialisme faisait peur. Le radical Adolphe Barnier, maire sortant, préféra s'allier à Joseph Vaganay. Les deux listes de centre-droit et de centre-gauche fusionnèrent et l'emportèrent au 2^e tour par 2585 voix contre 2128 à la liste socialiste. Joseph Vaganay devint alors 2^e adjoint au maire Barnier. Il adjoignait ainsi l'influence politique à la puissance économique. On aimerait savoir ce que Françoise Lacour a pensé de l'ascension sociale du couple qu'elle avait formé avec Joseph Vaganay. Leurs mères à tous deux étaient analphabètes. Leurs fils seront des notables viennois dirigeant la seconde entreprise drapière de la ville. Le petit dernier de Françoise, Auguste, se signalera par un luxe tapageur au point de susciter la réprobation de son père. Il y a dans l'histoire industrielle de multiples exemples de « self-made man » comme le fut Joseph Vaganay. Mais il est rare que les grandes fortunes prennent naissance dans un milieu de militants révolutionnaires. Il y a là une énigme qui marque la limite du travail de l'historien, incapable de sonder les cœurs. On ne peut que méditer sans issue sur la petite fille de dix ans, embarquée avec sa famille dans le rêve américain d'une société fraternelle, et devenue à la fin de sa vie l'une des premières dames de la ville. Repensait-elle à son enfance, au chemin parcouru, à la misère du peuple où elle avait baigné, à l'enthousiasme et à la foi communiste de sa jeunesse ? Avait-elle peur de la violence ouvrière qui se manifestait parfois contre le monde bourgeois auquel elle appartenait désormais ? Avait-elle seulement l'impression, face au socialisme montant, d'avoir changé de camp ? Les voies de la conscience sont impénétrables. Le monde avait tellement changé depuis 1848. Le temps des utopies et des barricades était révolu. La condition ouvrière s'était améliorée. Elle s'améliorerait encore. Pourquoi faudrait-il vouloir changer le monde, quand il allait déjà vers le progrès et la prospérité, auxquels un Joseph Vaganay contribuait par son sens de l'organisation économique ?

Il faudrait encore élargir le questionnement appliqué ici à Françoise Lacour. Que sont devenus les anciens cabetistes viennois ? Ont-ils adhéré à l'Internationale ? Aux organisations corporatives, aux groupes socialistes de la III^e République ? Se sont-ils repliés sur la vie privée ? Comment s'est fait le passage du rêve icarien au syndicalisme et au socialisme moderne, marxiste ou proudhonien. L'école phalanstérienne, et plus largement le mutuellisme et la coopération, facilitèrent la transition de l'utopie à la lutte des classes organisée. Mais celle-ci allait être l'affaire d'une nouvelle génération.

Je reprendrai pour finir la belle conclusion de l'historien Fernand Rude dans sa publication des journaux de Lacour et de Crétinon : « Ainsi il semble bien que nos ouvriers viennois ne soient pas revenus de Nauvoo simplement pour cultiver leur jardin. Ils ne sont pas simplement *retournés à l'individualisme*, pour employer une expression cabetiste (...). Ne sourions pas de cette équipée icarienne, de cette quête angoissante du bonheur commun, de cette grande aventure ratée. L'homme a besoin d'évasion ; il a soif d'absolu. Il se plaît à imaginer un monde meilleur, céleste ou terrestre (...). Toute conscience généreuse ou malheureuse porte en elle son Icarie idéale. »

J'ajouterai cette citation d'Etienne Cabet : « Ce n'est pas dans un sentiment d'intérêt personnel ou dans un vil égoïsme, pour nous enrichir en exploitant la terre, pour devenir propriétaires individuels que nous avons quitté la patrie et bravé l'océan, sans titre à l'attention et à la reconnaissance du Monde (...) Et quoi qu'on puisse dire, quoi qu'on puisse faire, quoi qu'il puisse arriver, rien ne pourra détruire le mérite des sentiments qui déterminèrent l'émigration et la colonisation icariennes ».

Sources

- *Le Maître* en ligne, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*
- Archives départementales de l'Isère en ligne - État-civil.
- Yves Lequin, *Les Ouvriers de la région lyonnaise (1848-1914)*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1977, 2 tomes.
- Jean Lacroix, *Vienne sous la Seconde République*, Vienne, impr. Ternet-Martin, 1949.
- Fernand Rude, *La Révolution de 1848 dans le département de l'Isère*, Grenoble, 1949.
- Fernand Rude, *Voyage en Icarie. Deux ouvriers viennois aux Etats-Unis en 1855*, Paris, Presses Universitaires de France, 1952.

Remerciements

Je remercie Pierre Giraudo de m'avoir permis d'utiliser son exemplaire, devenu rare, de Fernand Rude, *Voyage en Icarie*.

Jean-François Grenouiller

Les tribulations navales et militaires d'un Viennois : Nicolas Béranger (1776-1864)

Nicolas Béranger est un personnage dont le nom est oublié, mais son souvenir persiste dans la mémoire collective dans au moins quatre branches de la même famille. Les Béranger appartenaient à la famille des Jacquier de la Gloire de Dieu, la tradition rappelait que c'était un Jacquier, qu'il était grand et qu'il avait fait partie des « Cent gardes » à Waterloo, on avait oublié qu'il était un collatéral¹.

1 - La carrière

Nicolas a quinze ans et huit mois quand il s'engage dans les armées de la Nation le 1^{er} avril 1792. Le vingt de ce même mois la France déclare la guerre à l'Autriche. Nous possédons son signalement : taille 1.70 m. visage ovale, front découvert, yeux roux, nez aquilin, bouche grande, menton rond, cheveux et sourcils noirs, avec une verrue sur le côté droit du nez. Sa profession avant de s'engager aurait été orfèvre. On le trouve dans la Marine, à Toulon au début de l'insurrection fédéraliste et sert sur l'*Alceste*² du 2 juillet 1793 au 22 septembre 1793. Les Girondins ont été renversés un mois et demi auparavant ; le 13 juillet Charlotte Corday assassinait Marat ; le 29 juillet Lyon ne reconnaissait plus la Convention, l'insurrection de Lyon avait déjà commencé le 12 mai ; le sud de la France ne supportait plus ce que des contemporains ont appelé « l'anarchie ».

On ne peut savoir faute de document si Nicolas Béranger était favorable ou défavorable aux fédéralistes Toulonnais, il semble qu'il ait fait campagne en mer sur un navire qui souhaitait, comme une bonne partie de la ville, le retour de la royauté, ou du moins mettre la ville sous protection des Anglais ; il devait être, vu son âge, « mousse » et certainement au départ peu préoccupé de l'opinion des officiers et finalement s'est retrouvé dans une aventure qu'il n'avait pas prévue.

Le 27 juillet jour où il commence à servir sur l'*Alceste*, la ville de Toulon est en pleine réaction contre les Jacobins locaux qui avaient tenu le haut du pavé jusque-là. Ce jour-là on décapite trois Toulonnais qui avaient menacé d'autres Toulonnais du camp opposé. Le lendemain les Toulonnais vont en procession à un « Te Deum » pour marquer la fin de l'emprise sur la ville du club révolutionnaire. Les esprits bouillonnent et soutiennent la Contre-Révolution.

1 - Louis Béranger, épouse Thérèse Garde en 1788 ; oncle et tante de Nicolas. Ils montrent un goût très net, que leur neveu partage, peut-être pour des relations sociales nobles et huppées, ils ne sont cependant que de simples vigneron. Les naissances dans ce ménage, à l'aube de la Révolution, montrent leur souci de bien choisir les parrains de leurs enfants. Au niveau local l'un d'entre eux a pour parrain l'entrepreneur Bruyat qui construisit le quai à Vienne à la fin du XVIII^e siècle.

2 - L'*Alceste* est une frégate de 2^e classe. Bien plus tard elle servira de navire de reconnaissance à l'expédition d'Égypte.

Le 25 août, le jour de la livraison de Toulon aux Anglais, il servait encore sur l'*Alceste*. Avant la reprise de la ville par Bonaparte il sert sur le *Scipion*³, un navire dont les officiers avaient auparavant ouvertement demandé le retour du roi. Le *Scipion* avait dû déjà quitter Toulon à la suite des navires ennemis, avant la reprise totale du port le 18 décembre 1793. Le 26 novembre 1793, dernier jour où il sert sur le *Scipion*, ce navire, devenu royaliste, connut un effroyable incendie à bord, devant Gênes (870 personnes brûlés ou noyées). Incendie qui fut semble-t-il mis volontairement à bord par des révolutionnaires, Nicolas en réchappa et gagna l'Angleterre sur une frégate la *Perle*⁴ avec d'autres rescapés.

On le retrouve donc comme émigré d'origine modeste et il fait partie successivement du régiment d'infanterie de marine du comte d'Hervilly et du régiment de Mortemart. Le comte d'Hervilly⁵ et le duc de Mortemart (Rochechouart)⁶ avaient eu la possibilité en 1793 de lever en Angleterre des corps de Français émigrés, payés par le gouvernement anglais de Georges III. Nicolas fait partie du débarquement royaliste de Quiberon en 1795 commandé par d'Hervilly, un des trois chefs qui conduisirent leurs troupes à un désastre par manque de coordination, tandis que les troupes républicaines sous la conduite de Hoche eurent la partie belle. Nicolas ne fut ni parmi les prisonniers qui furent fusillés, ni parmi les nombreux émigrés qui se noyèrent en voulant rejoindre les bateaux. Étant canonnier il n'est pas impossible qu'il soit resté à bord. Par la suite on le retrouve au Portugal avec les régiments de Mortemart. Lors de la paix d'Amiens son régiment est licencié par les Anglais. De retour en France les Mortemart et leurs soldats se rallièrent à l'Empire et Nicolas est donc intégré dans l'armée française de 1802 au 4 décembre 1803, il fait partie du corps expéditionnaire du Cap, formation coloniale qui dut croiser au large de la Guadeloupe où il fut fait prisonnier par les Anglais et resta détenu aux Antilles jusqu'en juin 1814. Il ne fut libéré que pendant la première Restauration et dut participer à la bataille de Ligny, deux jours avant Waterloo.

Il fit alors partie de la 25^e compagnie de vétérans et du 79^e fusiliers sédentaires de ligne. Il fut licencié par Louis XVIII en février 1817. Étant attaché à Toulon, cet artilleur se rengage le 22 mars 1817 jusqu'au 30 novembre 1823. Il a le grade de 2^e canonnier puis de 1^{er} canonnier. Il est passé dans le régiment d'artillerie le 1^{er} décembre 1823 puis mis à la retraite le 8 septembre 1829, âgé de 52 ans, après trente-sept ans de service actif. Ses états de services dans l'armée impériale lui valurent d'obtenir la médaille de Sainte-Hélène décernée aux anciens combattants de la Révolution et de l'Empire.

2 - La tradition orale et familiale

Des recherches ont été effectuées à propos de la médaille de Sainte-Hélène décernée par Napoléon III entre 1857 et 1861 à tous les survivants, qui avaient participé aux guerres de la Révolution et de l'Empire ; il s'avère que cette médaille est conservée pieusement dans le Vaucluse, mais sans le diplôme : c'est peut-être celle de Nicolas Béranger ; toutefois

3 - Le *Scipion* (1779) est un vaisseau de ligne de 74 canons qui servit pendant la guerre d'Indépendance américaine.

4 - Nom de plusieurs navires l'un de 1774-1792 l'autre 1792-1804.

5 - Comte d'Hervilly (1756-1795) a participé à la guerre d'Indépendance américaine, à la prise des Tuileries en 1792.

6 - Duc de Mortemart émigre en 1791, fait partie de l'armée des Princes en 1792 ; de 1796 à 1809 sert au Portugal.

une autre médaille aurait été trouvée aux Côtes-d'Arey. La tradition familiale voulait qu'un membre de la famille ait été au siège de Toulon, du côté bonapartiste ; de plus la tradition voulait que pour survivre à une épidémie ou s'être immunisé contre celle qui régnait à bord il eut l'idée qui lui porta chance de prendre une « bonne cuite » préventive. En revanche plusieurs le voient dans les « Cent gardes » ce qui est peut-être une légende. Le souvenir de ce personnage né en 1776 a été conservé parce qu'il est décédé en 1864 ; une de ses cousines avait 18 ans à cette époque et la plupart des petits-enfants de celle-ci vivaient encore (en 1981). Son souvenir n'aurait peut-être pas été gardé s'il était décédé en 1815. Son passage en émigration comme contre-révolutionnaire et son ralliement à l'Empire résumant de nombreux parcours. Lors de sa mort en 1864 un vieux cousin (88 ans) et la tradition (que l'on retrouve dans trois branches) rapportent qu'un parent prononça sur son lit de mort en patois lorsque le prêtre vint lui administrer les derniers sacrements : « *Saint Napoléon prie por mi* » ; une autre version indique « *Grand saint Napoléon prie por mi* »... Ce dernier lui donna l'« Indulgence de la bonne mort » et le mourant lui tendit la main et demanda au prêtre où elle était sur sa main !

Les traditions orales ont souvent un fond de vérité malgré les déformations et l'on sait dans le cas de Nicolas Béranger qu'il y a des documents (papiers militaires) pour voir les transformations de la vérité. Sa présence à la bataille de Ligny (deux jours avant Waterloo), dernière victoire de Napoléon, semble corroborée par la tradition qui parle de Waterloo, des « Cents gardes » du « Carré autour de l'Empereur » (ce qui est peut-être imaginaire, même s'il n'était pas dans la Garde). En revanche un parent semble parler de lui en disant qu'un membre de la famille était revenu de Waterloo à Vienne avec un cheval ; cette assertion est vraisemblable.

Une confusion a été faite aussi entre avoir obtenu sous Napoléon III la Médaille de Sainte-Hélène accordée à tous les anciens grognards du Petit Caporal et le fait d'être allé effectivement à Sainte-Hélène avec l'Empereur. Nicolas Béranger n'a été que prisonnier des Anglais, dix ans durant aux Antilles.

En tout cas c'est par le prisme du Petit Caporal que la longue histoire de Nicolas nous est parvenue. Il y a plusieurs hypothèses : soit Nicolas Béranger a été subjugué par l'Empereur et a oublié ses états de service dans l'émigration en tant qu'émigré populaire, soit ses cousins qui venaient le voir sous Napoléon III n'ont voulu retenir que l'épopée napoléonienne étant eux-mêmes bonapartistes et ignoraient le reste. Les déformations orales ne sont pas toujours innocentes ; la mémoire est souvent sélective et transforme parfois tout.

Sources et bibliographie

- Archives de l'Isère :
42 424- Médaille de Sainte-Hélène
26 M2 -Médaille de Sainte-Hélène.
- Archives de l'Armée - Château de Vincennes, contrôle des troupes.
- Jean-François Grenouiller, *Les descendants d'un ménage de jardinier à Vienne Isère (1804-1981)*, Lyon, 1981, 553p., inédit.
- Maurice Loir, *Étude d'histoire maritime*, Paris 1901.

Informations

La vie de la Société

■ Assemblée générale

Date à noter sur votre agenda : la prochaine Assemblée générale (exercice 2018) aura lieu le lundi 4 mars 2019 à 17 h 00, au siège de notre association.

■ Cycle de conférences 2018-2019 (suite)

Association GAROM et les Amis de Vienne*, en partenariat avec le musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal - Vienne

• « *Aperçus sur la vie d'un quartier de Vienne antique* » par Benjamin Clément (Archeodunum), **samedi 9 février 2019 à 15 h 30 à l'auditorium du musée de Saint-Romain-en-Gal – Vienne**

En 2016 et 2017 Benjamin Clément a conduit des fouilles préventives sur deux sites contigus (commune de Sainte-Colombe). Un état des études actuelles en cours.

• « *L'aqueduc romain du Gier dans la Loire aussi !* » par Jean-Claude Litaudon, spécialiste des problèmes hydrauliques dans le monde romain, **samedi 16 mars 2019 à 15 h 30 à l'auditorium du musée de Saint-Romain-en-Gal – Vienne**

Depuis juillet 1999, un certain nombre de découvertes ont été faites sur l'aqueduc romain lyonnais du Gier, sur son tracé dans le département de la Loire ; regards de visite dits de « grand module », munis de bacs à sédiments ; « bornes » dans l'ouvrage intitulé « tranchée supérieure » à Chagnon ; tracé souterrain du canal ; découverte à Saint-Chamond d'un tunnel entièrement construit en brique...

■ Voyages – deux sont en préparation. Il nous manque encore quelques précisions :

• **11 ou 18 avril 2019 :** visite guidée de Nîmes, les monuments de la ville, le musée de la Romanité. Prix et date non encore fixés.

• **du 15 au 19 octobre 2019 :** croisière sur le Rhin de Strasbourg à Coblenche avec visites de Rudesheim, Mannheim, Heidelberg et Fribourg. Prix par personne 940 euros.

Renseignements et précisions auprès d'Annick Seguin au 04 74 85 27 89.